

Leconte de Lisle et Dieu du Soleil  
(Sur "Sûryâ,, le poème de Leconte de Lisle)

Lee, Joon Ho \*

SÛRYÂ.

Hymne vedique.

Ta demeure est au bord des océans antiques,  
Maître ! Les grandes Eaux lavent tes pieds mystiques.

Sur ta face divine et ton dos écumant  
L'Abîme primitif ruisselle lentement.

Tes cheveux qui brûlaient au milieu des nuages, (5)  
Parmi les rocs anciens déroulés sur les plages,  
Pendent en noirs limons, et la houle des mers  
Et les vents infinis gémissent au travers.

Sûryâ ! Prisonnier de l'Ombre infranchissable,  
Tu sommeilles couché dans les replis du sable. (10)

Une haleine terrible habite en tes poumons;  
Elle trouble la neige errante au flanc des monts;  
Dans l'obscurité morne en grondant elle affaisse  
Les astres submergés par la nuée épaisse,  
Et fait monter en chœur les soupirs et les voix (15)  
Qui roulent dans le sein vénérable des bois.

Ta demeure est au bord des océans antiques,  
Maître ! Les grandes Eaux lavent tes pieds mystiques.

Elle vient, elle accourt, ceinte de lotus blancs,  
L'Aurore aux belles mains, aux pieds étincelants; (20)  
Et tandis que, songeur, près des mers tu reposes,

---

\* 人文大學 佛語佛文學科 助教授

Elle lie au char bleu les quatre Vaches roses.  
 Vois ! Les palmiers divins, les érables d'argent,  
 Et les frais nymphéas sur l'eau vive nageant,  
 La vallée où pour plaire entrelaçant leurs danses. (25)  
 Tournent les Apsaras en rapides cadences,  
 Par la nue onduleuse et molle enveloppés,  
 S'éveillent, de rosée et de flamme trempés.  
 Pour franchir des sept cieus les larges intervalles,  
 Attelle au timon d'or les sept fauves Cavales, (30)  
 Secoue au vent des mers un reste de langueur,  
 Éclate, et lève-toi dans toute ta vigueur !  
 Ta demeure est au bord des océans antiques,  
 Maître ! Les grandes Eaux lavent tes pieds mystiques.  
 Mieux que l'oiseau géant qui tourne au fond des cieus, (35)  
 Tu montes, ô guerrier, par bonds victorieux ;  
 Tu roules comme un fleuve, ô Roi, source de l'Être !  
 Le visible infini que ta splendeur pénètre,  
 En houles de lumière ardemment agité,  
 Palpite de ta force et de ta majesté. (40)  
 Dans l'air flambant, immense, oh ! que ta route est belle  
 Pour arriver au seuil de la Nuit éternelle !  
 Quand ton char tombe et roule au bas du firmament,  
 Que l'horizon sublime ondule largement !  
 O Sûryâ ! Ton corps lumineux vers l'eau noire (45)  
 S'incline, revêtu d'une robe de gloire ;  
 L'Abîme te salue et s'ouvre devant toi :  
 Descends sur le profond rivage et dors, ô Roi !  
 Ta demeure est au bord des océans antiques,  
 Maître ! Les grandes Eaux lavent tes pieds mystiques. (50)  
 Guerrier resplendissant, qui marches dans le ciel  
 A travers l'étendue et le temps éternel ;

Toi qui verses au sein de la Terre robuste  
 Le fleuve fécondant de ta chaleur auguste,  
 Et sièges vers midi sur les brûlants sommets, (55)  
 Roi du monde, entends-nous, et protège à jamais  
 Les hommes au sang pur, les races pacifiques  
 Qui te chantent au bord des océans antiques !

Le poème de Sûryâ d'abord chante le soleil, le Dieu le plus adoré de l'Inde antique. Où Leconte de Lisle a-t-il trouvé son inspiration ?

Déjà en 1830 nous trouvons une prière au Soleil que Leconte de Lisle a pu lire. En voici quelques fragments :

“Dans tout, partout apparaît ta divine essence; pourrions-nous la méconnaître quand, portant nos regards vers ton flambeau sacré, nos yeux sont éblouis par sa beauté, par sa splendeur, et nos âmes saisies du plus saint respect; quand privés de ta vive chaleur, par le mouvement périodique qui nous élève et nous incline, le triste, le froid hiver vient tout flétrir et tout glacer, nos climats, appauvris et desséchés, présentant avec les eaux devenues stagnantes et compactes, une masse informe, sans végétation, sans vie, n'étant plus que l'emblème du néant; et quand, ramenés vers toi, nous voyons tout renaître et tout s'animer; les ruisseaux, les fontaines, les rivières, les fleuves se dilater et reprendre leurs cours; les oiseaux faire retentir l'air de leurs chants mélodieux; les fleurs s'épanouir et répandre leurs parfums...<sup>2)</sup>

Peut-être Leconte de Lisle a-t-il pris de cette prière l'idée d'un hymne au soleil? Mais c'est surtout au Rig-Véda qu'il a puisé.

La littérature védique est sortie de la religion. Dans leur enfance toutes les religions ont déifié les forces de la nature. Chez toutes on trouve en particulier une divinisation du soleil, de sa lumière et de sa force. Toute religion en enfance est anthropomorphiste – le dieu a pris forme d'homme. La religion d'un pays tropical devait plus qu'un autre faire un dieu du soleil. Leconte de Lisle est trop épris de couleurs, de lumière et de vie pour ne pas se passionner pour le mythe de Sûryâ et ne pas lui donner force et puissance.

La religion védique fourmillait de dieux innombrables qui, avec les siècles, se groupèrent ou disparurent. Il n'en resta plus qu'un certain nombre qui personnifiaient

1) Poèmes Antique.

2) Prière au Soleil. Elle est exprimée par un grand-prêtre dans une fête solennelle des Indiens. Par J.G.F.M. (éd. Paris Delaunay, libraire, Palais-Royal. 1930).

les forces de la nature: le feu, le soleil, l'eau, le vent, le tonnerre, la terre, etc. Leur culte consistait en sacrifices accompagnés de prières et d'offrandes. A ce culte des dieux s'ajoutait celui des ancêtres, ou des morts qui protègent les vivants.

Le Rig-véda, l'oeuvre littéraire la plus ancienne des peuples indo-européens, est divisé en dix livres et réunit 1.017 hymnes et onze pièces non religieuses. On sait que les chefs aryens étaient toujours accompagnés d'un prêtre chargé de sacrifices aux dieux pour obtenir d'eux la victoire ou le butin. Il y avait donc une caste sacerdotale très puissante dont les membres composaient des hymnes qui devaient, par leur beauté, émouvoir les divinités et les incliner à accepter les sacrifices. Dans chaque famille on conservait pieusement les hymnes qui avaient plu aux dieux et fait exaucer les prières, et les hymnes se transmettaient de père en fils.

Il y a dans le Rig-véda sept groupes d'hymnes appartenant à sept familles, et groupés autour du nom d'un patriarche auquel on attribue la totalité de l'oeuvre. Parmi les principaux dieux du Rig-Véda sont Indra, Sôma, Varouna, Mitra, Voyou, l'Aurore.

Sûryâ est inspiré des hymnes au soleil et à l'Aurore. Leconte de Lisle trouve pour chanter le soleil des images poétiques qui exaltent sa beauté et il fait revivre les premiers âges de l'humanité consciente— l'âge de l'adoration des forces naturelles.

L'admirable poème de Sûryâ nous montre d'abord le Dieu dans toute sa force. Il est derrière l'horizon:

Sûryâ ! Prisonnier de l'ombre infranchissable,  
Tu sommeilles couché dans les replis de sable. (9-10)

Il n'est pas encore sorti de l'abîme. Mais bientôt il va paraître— le voilà qui s'annonce. C'est l'Aurore:

Elle vient, elle accourt, ceinte de lotus blancs,  
L'Aurore aux belles mains, aux pieds étincelants. (19-20)

Dans le Rig-Véda on trouve des allusions à la blanche clarté de l'Aurore: "Elle lance ses blanches clartés"<sup>3)</sup> et Leconte de Lisle tout de suite en trace une image gracieuse, "ceinte de lotus blancs". Elle attelle les vaches,

3) le Rig-Véda. Traduction de Langlois, tomeII, p. 375.

Et tandis que, songeur, près des mers tu reposes,  
Elle lie au char bleu les quatre vaches roses. (21-22)

Leconte de Lisle a dû lire dans le Rig-Véda le mythe d'Indra. On lit dans un hymne à Indra: "Les Vaches (célestes) se réunissent pour venir manger l'orge de leur maître. Je les ai vues avec leur pasteur. Appelées par lui, elles se sont rassemblées. Elles ont mis leurs trésors à sa discrétion"<sup>4</sup>). L'Aurore est mère des vaches: "Elle s'avance: elle s'étend, et, vêtu de sa robe resplendissante, elle éclaire le monde. Elle apparaît belle et dorée, mère des vaches (lumineuses) et guide ses jours"<sup>5</sup>). Dans le Rig-Véda on trouve partout des allusions aux vaches roses ou rouges: "Aurore, viens glorieusement, et monte au ciel resplendissant de lumière! Que les Vaches (célest) au poil rouge, t'amènent à la maison du (père de famille) qui t'offre ces libations"<sup>6</sup>). Et "Elle attelle ses vaches rougeâtres"<sup>7</sup>). Ou encore: "LA JEUNE Aurore vient à l'orient, et attelle à son char la troupe les vaches rosées"<sup>8</sup>). Leconte de Lisle voit l'Aurore en artiste, et avec son art merveilleux d'allier les notes et d'opposer les couleurs il dit le char bleu et les roses.

Le dieu tout puissant monte dans son char—il paraît, il éblouit le monde:

Pour franchir des sept cieux les larges intervalles,  
Attelle au timon d'or les sept fauves cauales,  
Secoue au vent des mers un reste de langueur,  
Eclate, et lève-toi dans toute la vigueur! (29-32)

Les sept cauales se trouvent dans le Rig-Véda: "Divin Soleil, sept cauales sont attelées à ton char: ta chevelure est couronnée de rayons, (astre) éblouissant de lumière"<sup>9</sup>)- "Que Sôuryâ vienne donc avec ses sept coursiers"<sup>10</sup>). "Les chevaux du Soleil, nobles, rapides, brillants s'élancent dans leur route, dignes, comme lui, de nos hommages"<sup>11</sup>).

Sôuryâ, maître du monde, de l'être et de la vie, paraît dans le ciel et verse sa force sur les hommes et sur la nature:

4) *ibid.* tome IV. p. 177

5) *ibid.* tome III. p. 143

6) *ibid.* tome I. p. 93

7) *ibid.* tome II. p. 375

8) *ibid.* tome I. p. 308

9) *ibid.* tome I. p. 95

10) *ibid.* tome II. p. 321

11) *ibid.* tome I. p. 226

Mieux que l'oiseau géant qui tourne au fond des cieux  
 Tu montes, ô guerrier, par bonds victorieux;  
 Tu roules comme un fleuve, O Roi, source de l'Être. (35-37)

L'idée de l'oiseau géant semble être inspirée des passages suivants:

“NI ces oiseaux qui volent dans les aires, ni ces ondes qui coulent sans cesse, ni les vents conjurés, ne peuvent égaler ta force. ta rapidité, ta véhémence”<sup>12)</sup>. A la vivacité de ce Dadhicrâs, on dirait l'oiseau de proie qui frappe l'air de son aile empressée; on dirait l'épervier qui plane dans le ciel”<sup>13)</sup>. “Les Dêvas immortels not ouvert la voie au Soleil, et aussitôt, tel que l'épervier, il s'élance et vole dans l'air”<sup>14)</sup>.

Leconte de Lisle a saisi l'idée esentielle du mythe de Sûryâ dans le Rig-Vêda: le soleil est la “source de l'être”. On trouve effet dans les hymnes hindous: “Le soleil, ce dieu qui renferme tous les biens”<sup>15)</sup>, le soleil “âme de tout ce qui existe”<sup>16)</sup>. “le soleil donne la vie aux peuples”<sup>17)</sup>. On peut remarquer en passant que Leconte de Lisle par ces deux mots “source de l'être” dit plus de choses que le Rig-Vêda avec toutes ses images.

Il y avait certainement de la lumière dans la poésie védique: “Qu'à L'Orient le grand astre, pleine de lumière et de beauté, sorte du sein des ténèbres”<sup>18)</sup>. “Tu te montres pleine de félicité; tu étends au loin tes splendeurs; tes rayons éclatants se sont emparés du ciel. On divine et brillante Aurore”<sup>19)</sup>. Mais la lumière dans le poème de Leconte de Lisle est plus aveuglante encore:

le visible infini que ta splendeur pénètre,  
 En houles de lumière ardemment agité,  
 Palpite de ta force et de ta majesté. (38-40)

Voilà les sources de l'inspiration de Leconte de Lisle. Qu'a-t-il fait de ces matériaux empruntés au Rig-Vêda?

12) *ibid.* tome II. p. 40

13) *ibid.* tome II. p. 183

14) *ibid.* tome III. p. 123

14) *ibid.* tome I. p. 94

16) *ibid.* tome I. p. 226

17) *ibid.* tome III, p. 123

18) *ibid.* tome II, p. 199

19) *ibid.* tome III, p. 5.

Le soleil dans l'Inde se lève sur les eaux du Golfe de Bengale et disparaît le soir dans la mer d'Oman. Le poète va donc dire à Sûryâ :

Ta demeure est au bord des océans antiques,  
Maître! Les grandes Eaux lavent tes pieds mystiques. (33-34)

Sûryâ est le plus grand des dieux et le plus puissant, il a été le premier créé et a assisté à la naissance des mondes:

Sur ta face divine et ton dos écumant  
L'abîme primitif ruiselle lentement. (1-2)

Il a dominé l'époque tragique où du chaos est lentement sortie, dans le "gémissement des vents infinis", parmi les "noirs limons" et les houles des mers,

Parmi les rocs anciens déroulés sur les plages, (6)

la Terre, habitacle de chétifs humains. Que faisait le dieux aux temp lointains où l'ombre seule couvrait le chaos? Il était

...Prisonnier de l'ombre infranchissable (9)

Mais il va paraître, le maître flamboyant et vainqueur, Son haleine "trouble la neige", dissipe l'obscurité, et dans les forêts "fait monter les soupirs et les voix".

Sûryâ est donc le plus puissant des dieux, celui qui préside à la création du monde. mais Leconte de Lisle, poète de la force, est aussi poète de la grâce. Lorsqu'il nous montre Sûryâ apparaissant à l'horizon, c'est le matin avec sa fraîcheur et ses teintes délicates. Voici l'Aurore "ceinte de lotus blancs",

L'Aurore aux belles mains, aux pieds étincelants: (20)

car l'imagination des peuples primitifs donne un corps à toutes les manifestations des forces de la nature, soit qu'elles les terrorisent soit qu'elles les charment. Aux lueurs blanches des premières heures du jour succèdent le bleu et le rose qui teintent le ciel avant le lever du soleil.

Elle lie au char bleu les quatre vaches roses. (22)

Sous la douce lumière, la nature lentement se réveille, toute à la joie de vivre: les arbres ("les palmiers divins, les érables d'argent"), fleurs sur les étangs (les nymphéas). Enfin

la brune flotte et ondule et s'envole mollement comme des Apsaras <sup>20)</sup> qui tournent en cadence. C'est l'éveil du matin.

Leconte de Lisle revient au mythe védique pour nous annoncer l'arrivée du soleil. Sûryâ doit atteler "les sept fauves caales". Il chasse les derniers vestiges de la nuit, et surgissant dans toute sa splendeur, verse sur le monde ses torrents de lumière:

Eclate, et lève-toi dans toute ta vigueur. (32)

Par un amour de l'antithèse qui se retrouve à chaque instant dans Leconte de Lisle, nous avons vu le poète célébrer le puissant Sûryâ qui a vu le monde sortir de l'horreur et des ténèbres, puis Sûryâ, dieu de la gracieuse et douce lumière du matin. Mais ce mérite l'adoration des hommes, s'il est un dieu souverain, c'est parce qu'il a créé la vie. Et c'est ce que va nous montrer le poète.

Après la nuit, l'aurore; après l'aurore, la pleine lumière éblouissante et cuisante du soleil, dardant sur les terres tropicales où sous son influence, tout vit, palpète et se reproduit. Et dans l'imagination du poète les images se lèvent et se succèdent pour chanter la puissance du dieu. Le soleil apparaît avec son étincelante cuirasse de lumière:

Tu montes, O guerrier, par bonds victorieux: (6)

Il apporte la vie avec les flots de sa clarté:

Tu roules comme un fleuve, ô Roi, source de l'Etre. (7)

Sous l'influence de Sûryâ les forces du monde entier vont se déployer:

le visible infini que ta splendeur pénètre,

En houles de lumière ardemment agité,

Palpète de ta force et de ta majesté, (38-40)

Puis poursuivant sa route "dans l'air flambant, le dieu va disparaître dans une apothéose sublime:

Quand ton char tombe et roule au bas du firmament,

Que l'horizon sublime ondule largement! (43-44)

Dans le ruissellement d'or du couchant l'astre

S'incline, revêtu d'une robe de gloire. (46)

20) Des nymphes de Inde



Le poète, suivant la tradition védique, a donné à Sûryâ le titre que sa grandeur et sa puissance méritent: “Roi”. Il est le roi Soleil dont la force pénètre les mondes, fait vivre les tristes humains et leur apporte la joie.

L'eau noire de l'océan semble s'ouvrir devant lui pour qu'il se précipite dans “L'ombre infranchissable”, et qu'il retourne glorieux, dormir “dans les replis du sable”.

Leconte de Lisle, en se rapportant peut-être à une citation du Rig-Véda; “Ce dieu a, dans sa grandeur, mesuré en trois pas ce monde brillant de cent rayons”<sup>21)</sup>, nous a montré en trois parties séparées entre elles par un même distique, le soleil de son lever à son coucher.

Mais sur un point important il se sépare du Rig-Véda. ” Les hymnes hindoues sont pleines de supplications, de demandes précises et terre à terre:

Indra, viens avec deux chevaux, viens avec quatre, viens avec six. Ecoute notre voix. Accours à notre soma avec huile, avec dix coursiers. (Dieu) libéral, cette libation est pour toi; ne trompe pas notre espoir! Viens à nous avec vingt, avec trente coursiers; attelle (à ton char) quarante chevaux. Indra, à cet excellent char mets cinquante, soixante, soixante-dix coursiers, et viens boire notre soma. Viens à nous, traîné par quatre-vingts, quatre-vingt-dix, cent chevaux. Ce soma qui est dans nos coupes a été versé pour toi; tu peux t'enivrer de ce breuvage<sup>22)</sup>.

Fille du Ciel, Aurore, lève-toi, et apporte nous tes richesses et ton opulente abondance, Déesse brillante et généreuse, (viens) avec tes trésors.

La prière sainte a souvent contribué à l'heureux établissement (de l'homme); elle lui a valu des chevaux, des vaches, des biens de toute espèce<sup>23)</sup>.

Leconte de Lisle laisse de côté ces demandes mesquines-il chante son héros dans sa grâce, dans sa force et sa grandeur dans la tradition, élève-t-il une courte prière vers celui sans lequel le monde périrait:

Roi du monde, entends-nous, et protège à jamais  
Les hommes au sang pur, les races pacifiques  
Qui te chantent au bord des océans antiques. (56-58)

Le sujet était fait pour le génie puissant de Leconte de Lisle. Le poète a su rendre la beauté du soleil, il en a marqué la divinité par des mots comme mystiques (“tes pieds mystiques”), son éternité par ces vers:

21) le Rig-Véda. Traduction de Langlois. tome III, p. 175

22) *ibid.* tome I, p. 475.

23) *ibid.* tome I, p. 91

Ta demeure est au bord des océans antiques, (33)

ou

Parmi les rocs anciens déroulés sur les plages; (6)

ou encore

Guerrier resplendissant, qui marches dans le ciel  
A travers l'étendue et le temps éternel. (51-52)

D'autre part, le poète sait faire voir l'inexprimable, comme la fonte de la neige  
éparse sur les pieds des monts quand le soleil se lève:

Une haleine terrible habite en tes poumons;  
Elle trouble la neige errante au flanc des monts. (11-12)

Et en deux vers nous avons tout le tableaude la nuit disparaissant avec les étoiles quand  
le soleil se lève:

Dans l'obscurité morne en grondant elle affaisse  
Les astres submergés par la nuée épaisse. (13-14)

Quelle hardiesse dans cette image puissante "elle affaisse les astres"!  
Leconte de Lisle a autant de variété que de couleur lorsqu'il parle du dieu songeur qui

Secoue au vent des mers un reste de langueur. (31)

Il y a dans son vers toute la grâce du réveil. Nous avons dans une strophe tout le charme  
délicat des teintes matinales, le blanc, le bleu et le rose:

Elle vient, elle accourt, ceinte de lotus blancs  
.....  
Elle lie au char bleu les quatre vaches roses. (19-22)

Ailleurs c'est la fraîcheur des fleurs aquatiques qui s'entrouvrent:

Et les frais nymphéas sur l'eau vive nageant (24)

ou l'envolée molle et gracieuse des dernières brumes de la nuit qui ouatent les contours de  
la vallée

Par la nue onduleuse et molle enveloppés. (27)

Nous avons une série d'images marquant la couleur du soleil: le "timon d'or", "les fauves cauales". Mais c'est dans la troisième partie du poème que sont les images les plus merveilleuses. Le soleil est comparé à un oiseau géant, à un guerrier qui monte "par bonds victorieux" à un fleuve, à une source. Les lointains et les profondeurs du monde créé sont en entier dans ces deux mots "le visible infini". Sûryâ témoigne sa présence par des "houles de lumière", et tout la vie et la chaleur du soleil sont dans ces deux mots "ardemment agité". Pour le recevoir, le poète personnifié l'abîme

L'abîme te salue et s'ouvre devant toi. (47)

La poésie védique a inspiré le poète, mais elle était trop jeune pour atteindre à cette grandeur et à cette perfection.

#### BIBLIOGRAPHIE.

- 1) Leconte de Lisle: Premières Poésies 1838
- 2) Joseph Vianey; Les sources de Leconte de Lisle, Montpellier, 1907, in-8
- 3) Henri Elsenberg; Le sentiment Religieux chez Leconte de Lisle, 1909 in-8
- 4) Henri Gazalis (Jean Lahor); La Gloire du Néant, 1896, in-12
- 5) Eug. Burnouf; Introduction à l'histoire du Bouddhisme. Paris Imprimerie Royale, 1844, in-4
- 6) Langlois (traduction); Le Rig-Véda tome, I, II, III, IV.
- 7) Leconte de Lisle: Oeuvres de Leconte de Lisle éd. critique par Edgard Pich I Poèmes Antiques. ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres. éd, Belles Lettres Paris 1977.

